

Anne Chevassus

Artiste plasticienne, les derniers travaux d'Anne Chevassus explorent la puissance poétique des procédés argentiques au travers de réalisations photographiques et filmiques. Ses « poèmes cinématographiques » ont été sélectionnés dans des festivals internationaux (New York et Cordoba, en Argentine, notamment). Elle travaille actuellement à une installation vidéo qui sera exposée prochainement.

Le puits, la falaise et l'infini merveilleux

J'ai réécrit mille fois ce texte sur la création au temps du corona. Mille fois car cette maladie dresse un mur semblant suivre le regard et former un puits immense se dressant chaque jour davantage vers un ciel de plus en plus irréel. Les petits élans s'y heurtent, les réalisations glissent sur sa paroi ; chaque délai, annonce, chiffrage scelle le temps tragique de l'éternelle répétition.

La création au temps du corona ; au temps des œuvres d'arts invisibles, de l'arrêt du contact des corps et des conversations vagabondes ; des voyages suspendus. C'est évidence de dire la tâche peu aisée, l'inspiration frêle ; les inattendus à bout de souffle.

Parler de la création au temps du corona n'est pas aisé en outre car il convient de ne pas céder à l'élégie ou l'anecdote dans un moment où la narration des presque riens aide à remplir la vacuité de nos activités ; puis la chose faisant désormais histoire, il y a de la variation dans cette année de solitude, différents temps. Outre que toute temporalité soit soumise aux oscillations subjectives, quels que soient les reliefs, quels que soient les paysages, la période nous invite à de nouvelles façons de créer. De ces apports formels, réjouissons-nous.

C'est un sentiment de liberté puissant éprouvé durant la projection d'*Alphaville* de Jean-Luc Godard, qui m'a conduite à réaliser mon premier film. Une scène, un détail ; simplicité des moyens, force de l'évocation. C'est un événement similaire qui transforma le puits en falaise durant le premier confinement, non pas une image, mais une parole qui fut comme un (r)appel et changea la couleur des contraintes sévères qui encerclaient nos corps et nos activités. Nous étions limités ? Faisons donc de cette limitation grammaire.

Dans le domaine de l'image, une forme grossièrement exécutée a autant de puissance suggestive que la plus habile représentation mimétique. Peu importe la pauvreté des moyens, un petit rien peut emporter l'imagination, mettre en branle la sorcellerie évocatoire. La fatalité du « Rien à faire » se retourna en « Comment faire avec le rien » vers une poésie formelle du petit rien, et donna naissance au *Brin de laine*¹, poème cinématographique réalisé avec les téléphones portables des actrices – chacune dans des lieux séparés – lors de séances Skype, dont la bande sonore conserve la couleur et l'écho.

Le brin de laine, l'alliance de Poros et Pénia



Deux femmes s'accrochent à la parole et à l'imaginaire pour éviter que le monde ne vacille.

Avec les artefacts à notre disposition, il était facile de filmer. Il suffisait de réunir les plans grâce à un artifice visuel très simple. Les contraintes spatiales me donnèrent l'occasion d'opérer un tournant théâtral que j'avais à l'esprit depuis quelque temps. Le film est, en effet, constitué de trois plans fixes, dont deux filmés. Nous avons ainsi fait avec la pénurie (Pénia) dans laquelle nous étions, certes relative, en utilisant comme expédient (Poros) ce qui était à notre disposition pour les décors, accessoires et costumes, les quelques rares objets manquants ayant été achetés dans une enseigne de proximité. Des répétitions par téléphone

¹ *Le brin de laine*, <https://vimeo.com/414923647>

permirent de travailler la musicalité du texte, Skype de mettre en place mouvements, gestes et interactions entre les personnages. Nous aurions pu faire le choix de tournages séparés, mais il nous est apparu fondamental de conserver la spontanéité du dialogue, l'aléatoire du *in vivo*. C'était aussi le moyen de maintenir un espace commun dont nous étions privées et dont nous éprouvions les effets délétères.

Réalisé avec les moyens à disposition, *Le brin de laine* participe d'une esthétique de la contingence et entre en résonance avec la part d'aléatoire inhérent aux procédés argentiques que j'explore généralement. Les conditions de tournage transparaissent dans le film au travers du grain et des voix en écho causées par le délai de transmission, inattendu (précieux) qui occasionna des perturbations sonores que j'ai choisi de maintenir en raison de l'étrangeté produite et leur pouvoir de suggestion. Réunis à l'image, l'écho sépare les corps et vient troubler la représentation. Heureux hasard, il n'est pas sans évoquer le malentendu inhérent au parlêtre, la faille au cœur de la langue.

Les eaux dormantes, maintenir l'Ailleurs



La levée du confinement a permis de retrouver momentanément les œuvres d'art qui manquaient tant, nos activités ont pu prendre un peu plus d'ampleur. Néanmoins, l'indéfini de la réouverture des lieux d'art a continué de contrarier la réalisation du projet dans lequel le corona m'a surprise. Le temps long dans lequel s'installait la pandémie a commencé à

changer de nature : non plus une temporalité de la clôture mais un temps bouché, sans interstice, entièrement rempli, saturé. Ce sentiment, nous l'éprouvons chacun à notre manière, nul besoin de trop le raviver. Je le mentionne pour en souligner les effets sur ce que je nommerais par facilité l'inspiration. À la naissance d'une œuvre, il y a comme une sorte d'ensorcellement. Une idée vague jaillit, prend corps, prend le corps avec une vivacité telle qu'elle n'aura de cesse qu'une fois réalisée. Platon a de belles pages dans le *Phèdre* et *Ion* sur ce phénomène apparenté au délire, cet enthousiasme. Or le temps bouché qui est le nôtre n'est pas ou peu favorable à cette aimantation du monde par le projet d'une œuvre, étant lui-même aimanté par le réel de la pandémie, saturé de ce réel. Il faut donc d'une certaine façon un forçage pour percer cette temporalité inféconde, trouver ce plein auquel, il me semble, nous avons affaire.

Lorsqu'on me proposa de faire une exposition se posa l'intérêt d'une telle démarche : quel sens d'exposer des photographies sans spectateur pour les voir ? Cela me souleva de manière nouvelle la question, importante, de la finalité d'une œuvre. Est-ce d'être vue ? Concevoir une exposition sans spectateur, outre que cela aurait pu être une mise en abyme de notre actualité, détache l'œuvre du regard et met en exergue l'activité elle-même. Cet aspect tint lieu de motivation. L'essentiel fut de continuer à faire œuvre, d'effacer les parenthèses dans lesquelles les arts étaient placés.

Depuis quelque temps, je réfléchissais à l'accrochage des photographies, la forme étant tellement familière qu'elle glisse plus aisément sous le regard. L'alliance cadre sur fond blanc me paraissait un peu terne et peu adaptée aux images que je réalisais, plus proches de la peinture que la captation d'un morceau de réalité. Créer un lieu pour les photogrammes entra en résonance avec la nécessité de créer un Ailleurs puisqu'il n'était plus à disposition.

La visite, pour la seconde fois, de la grotte Chauvet et un propos de Pascal Quignard me donnèrent une solution. De ces peintures rupestres, il dit qu'elles nous regardent d'un autre lieu que le monde. Il me semble qu'il trouve là une formule pour désigner l'art en son entier, comme un espace logique autre, où une œuvre nous convoque et avec laquelle nous entrons en résonance de façon mystérieuse. La différence des conditions de visite de la grotte attira mon attention sur leur réalisation. Ce que nous contemplons comme des images fixes pouvaient-elles l'être sachant que ces peintres les traçaient à la lumière tremblante d'un flambeau ? Le trait, de ce fait, n'était-il pas en lui-même mouvement ou en mouvement ? À l'inverse,

la lumière d'une bougie ne permettrait-elle pas de faire vibrer d'une présence particulière une image pourtant fixe, favorisant l'instauration d'un lieu autre, d'un espace de projection imaginaire composé au gré des associations de celui qui regarde ?



Constituée de photogrammes de pellicule Super 8 posée sur une longue bande noire, *Les eaux dormantes*² propose une sorte d'expérience immersive dans un monde où les silhouettes capturées par la caméra sont mises en mouvement par le visiteur qui les découvre à la lumière de la bougie dans un couloir obscur. Il est d'abord accueilli dans une pièce semi-privée, lieu de la rencontre ou des retrouvailles. Puis, quand il le souhaite il se dirige vers un espace fermé, allume une bougie ; une porte s'ouvre sur l'obscurité, se referme derrière lui. Ce qui s'y passe, seul lui le sait. Il pourra partager l'expérience, ou rester silencieux ; prendre un thé ou un café et parler de choses et d'autres. Dans un second temps, il a la possibilité de faire la visite à la lumière, c'est généralement le moment de la conversation autour de l'œuvre, ou du regroupement ; le un par un cesse, revient l'espace commun.

L'exposition tisse un espace de rencontre autour d'œuvres offertes en un espace intime. La grotte, la nature même des images présentées, formes

² *Les eaux dormantes*, <https://vimeo.com/490466017>

aux contours estompés, paysages rendus abstraits ou chimériques par le seul jeu de la lumière et de la tension de la pellicule qui crée des accidents, des images impossibles, sont comme des ouvroirs de rêverie potentielle. Que l'art puisse nous offrir cela, telle est la merveille.

L'infini merveilleux. C'est ainsi que j'ai nommé la fonction de la création artistique pour moi. L'inscrire dans le titre, c'est aussi l'inscrire dans la chair durant le temps de la suspension. Et si je le prends au mot, n'y a-t-il pas un monde entier plutôt que des murs pour lui donner matière ?